

Le Pays
de Soie.

Gonte ukrainien
folklorique



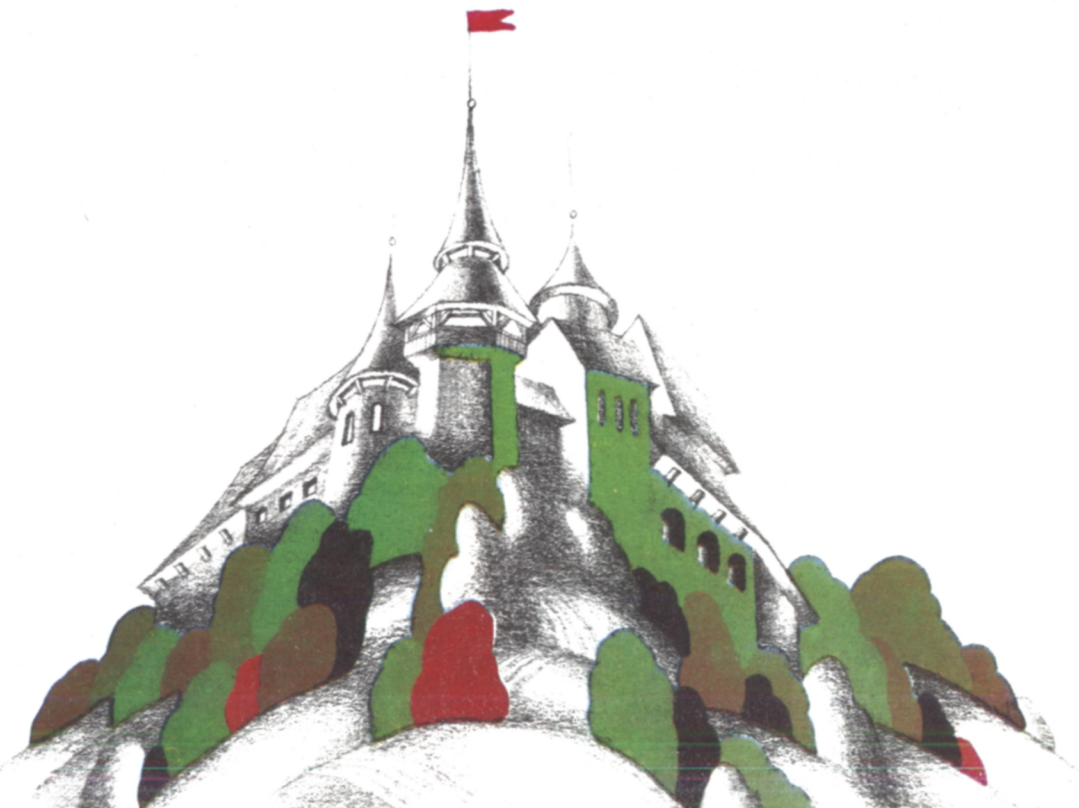
Le Pays de Soie.

Conte ukrainien folklorique

Traduit de l'ukrainien par CATHERINE LANTENOIS

Illustré par LIOUDMYLA KORJ-RADKO

EDITIONS « DNIPRO » KIEV 1989



Il y a très longtemps vivait un tsar. Son pays occupait un large territoire à l'ouest. Mais ce tsar ne regardait jamais vers l'ouest. Il lui arrivait souvent de prendre une chaise et de s'asseoir le visage tourné vers l'est. Et ainsi, jour après jour, il regardait toujours dans cette direction comme s'il attendait que quelqu'un vienne. Par surcroît, un de ses yeux pleurait toujours tandis que l'autre riait. Ce tsar avait trois fils, déjà de grands garçons. Chaque fois qu'ils voyaient leur père regarder ainsi vers l'est, ils discutaient entre eux:

— Heum ! pourquoi notre père regarde-t-il toujours vers l'est un œil pleurant, l'autre riant ?

Mais aucun d'eux ne pouvait deviner pourquoi. Finalement l'aîné dit :

— Frères, je vais voir notre père.

— Va, va...

Et l'aîné des fils alla voir son père. A ce moment présent, le tsar s'était assis près de la fenêtre et regardait vers l'est. Le garçon salua son père, mais celui-ci se renfrogna en disant :

— Que veux-tu ? Va-t'en !

— Je veux vous demander, papa, pourquoi un de vos yeux pleure-t-il et l'autre rit-il ?

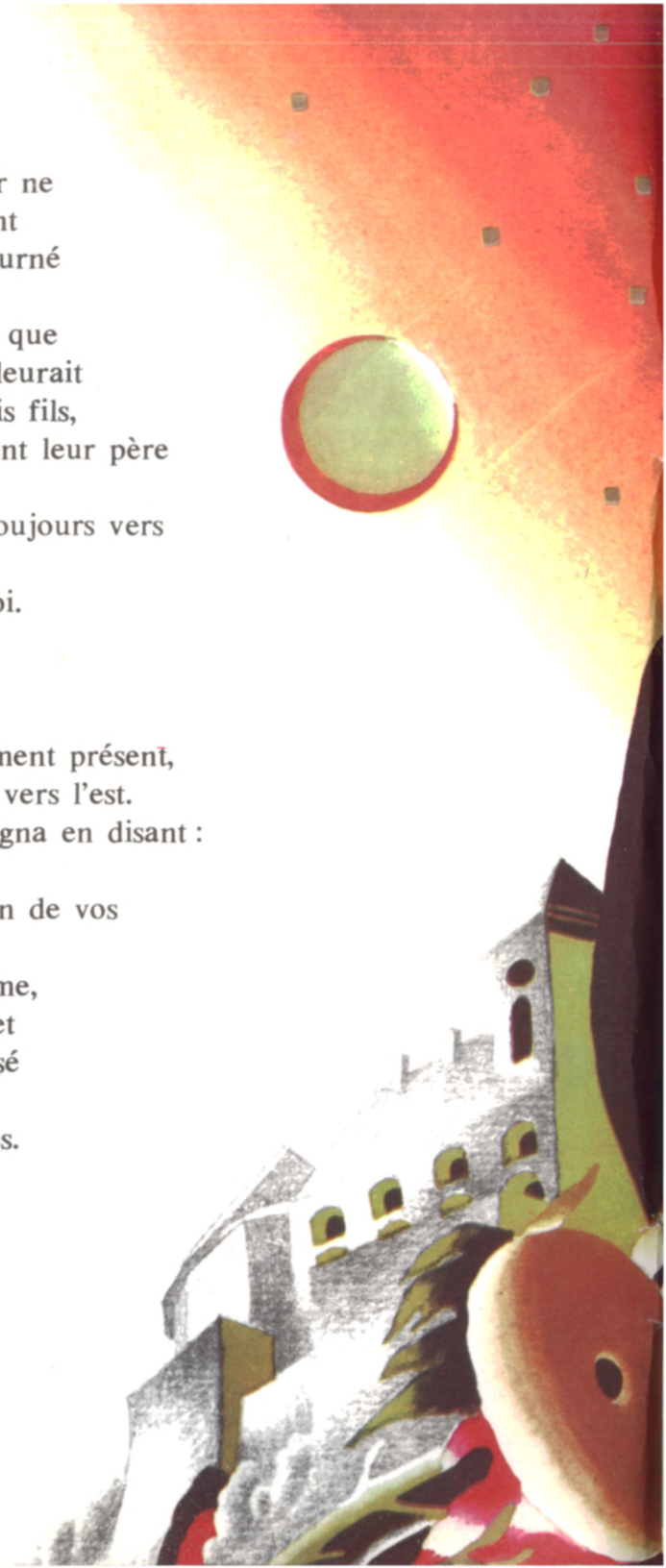
C'en était trop pour le tsar ; à cet instant même, il prit le lourd sceptre qui était posé à ses côtés et le lança sur son fils et si celui-ci n'avait pas baissé la tête, il l'aurait tué sur-le-champ.

Le garçon prit peur et s'enfuit à toutes jambes.

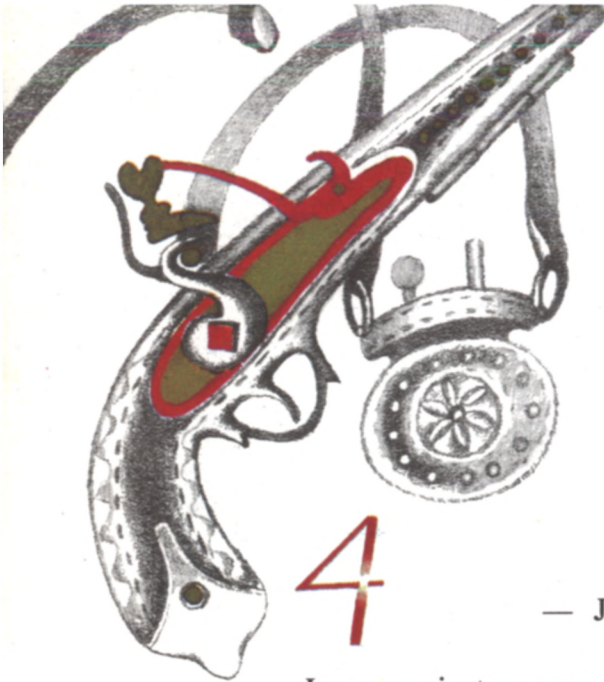
— Alors, qu'a dit notre père ? demandèrent avec empressement ses frères.

— Allez-y vous-mêmes et vous saurez !

Le cadet y alla et avec lui se passa la même chose: le tsar faillit le tuer. Lorsqu'il







sortit en courant de la pièce, le plus jeune de ses frères, qui s'appelait Volodymir, lui demanda :

— Et qu'a dit notre père ?

— Va, toi, Volodymir, et tu sauras...

Volodymir y alla. Mais il n'eut pas le temps d'ouvrir la bouche que le tsar saisit son lourd sceptre et le lança sur son fils. Bvou !... Le garçon inclina la tête et le sceptre alla heurter le mur. Mais il n'eut pas peur, prit le sceptre et le remit entre les mains de son père.

— Prenez ! Si vous voulez me tuer, tuez-moi ! Mais ne me lancez pas ce sceptre comme à un chien.

Le vieil homme s'adoucit.

— Je vois que tu n'es pas peureux comme tes frères.

Dis-moi ce que tu veux me demander.

— Je veux juste vous demander, mon père, pourquoi lorsque vous regardez vers l'est, vous avez un œil qui rit et l'autre qui pleure ?

— Parce que, fils, quand j'étais jeune, j'avais un fidèle ami.

Son pays s'appelait « le Pays de soie ». Ce pays se trouve à l'est.

Avec cet ami, nous avions convenu de passer notre vieillesse ensemble.

Mais des ennemis commencent à agresser son pays et troublent son repos.

C'est pourquoi il ne peut venir, mais moi, je l'attends en fixant l'est.

Un de mes yeux pleure, car je me languis de cet ami. Mais l'autre rit,

car je suis heureux d'avoir des fils et de savoir que mon pays passera

entre de solides mains. Mais à partir de maintenant, mes yeux ne feront

que pleurer, car tous mes fils ne sont pas tels que je les imaginais...

Bon, je t'ai tout dit, tu peux aller.

Tandis que Volodymir parlait avec son père, ses frères l'attendaient avec crainte. Ils pensaient que le tsar courroucé l'avait tué.

Mais le garçon était sain et sauf et dit calmement à ses frères ce qu'il avait entendu de la bouche de son père. Après quoi l'aîné déclara :

— S'il en est ainsi, je vais demander à mon père la permission d'aller chercher son fidèle ami afin de l'amener ici.

Et il partit sur-le-champ voir son père.

— Papa, permettez-moi d'aller chercher votre ami au Pays de soie.

— Bon... va... essaye...

Le fils aîné se prépara au départ, choisit le meilleur cheval, apprêta ses armes, emporta de quoi manger, prit de l'argent et le jour même se mit en route.

Il alla jour et nuit... Son fringant cheval pouvait trotter longtemps. Mais nulle part il n'entendit parler du Pays de soie. Il erra plus d'une année avant d'atteindre le pont d'argent.

— Assez voyagé, pensa-t-il, rentrons à la maison. Mais afin qu'ils voient que je suis allé aussi loin, je prends une preuve avec moi. Et il arracha une planche d'argent du pont. Il rentra au palais.

— Bon, as-tu trouvé le Pays de soie ? demanda le tsar.

— Le Pays de soie, non, je ne l'ai pas trouvé, mais je suis presque allé jusqu'au bout du monde, près du pont d'argent ! Regardez, c'est une planche de ce pont.

Son père jeta un coup d'œil sur la planche.

— Bah! je le savais. Quand j'avais ton âge, il me fallait à peine deux heures pour aller jusqu'à ce pont. Tu peux partir, jamais tu ne verras mon fidèle ami.





Couvert de honte, le garçon ne dit mot.

— J'y vais, maintenant, dit le cadet.

Mais vous allez voir que je trouverai le Pays de soie !
Il demanda la permission à son père et se mit en route.

Il marcha, erra toute une année avant d'atteindre
le pont d'or, mais ne voulut pas aller plus loin.

Il arracha une planche d'or et retourna au palais.

Il montra cette planche à son père.

— Hei ! fils, quand j'avais ton âge, je n'avais

besoin que d'une seule nuit pour aller jusqu'au pont d'or.

Toi non plus, tu ne m'amèneras jamais mon fidèle ami !

Et le cadet quitta le tsar, couvert de honte.

— Bon, moi aussi je veux tenter ma chance, dit Volodymir.

Et il courut demander la permission d'aller au Pays de soie.

Le père laissa tomber ses bras.

— Si l'aîné n'as pas amené... et toi... tu n'es encore qu'un
enfant ! Cependant, si tu veux partir, je ne te retiens pas.


Volodymir se dirigea directement vers l'écurie. Dans la cour,
il rencontra la nourrice qui l'avait élevé.

— Où vas-tu, Volodymir? demanda-t-elle.

— Hei! mon père m'as permis d'aller au Pays de soie et
je vais chercher un cheval.

— Bon, mais si tu veux aller au Pays de soie, ne choisis
pas parmi ces chevaux. Va dans le vieux cellier et tu verras
un fouet de cuivre, près de la porte, prends-le,
va au milieu de la cour et fais le claquer très fort !
Un troupeau de chevaux surgira comme un coup de tonnerre.
Tous ces chevaux seront merveilleux, mais ne choisis
pas parmi eux. Laisse-les entrer dans l'écurie,
tu verras, le dernier sera une haridelle boiteuse,
prends-la. Elle t'emportera au Pays de soie.

Après avoir parlé, la femme s'éloigna.





Volodymir courut dans le cellier et trouva le vieux fouet de cuivre près de la porte. Il le prit et, au milieu de la cour, le fit claquer si fort que les fenêtres tremblèrent. Il entendit des hennissements et le troupeau de chevaux tomba du ciel dans la cour du tsar. Ces chevaux étaient si merveilleux qu'il ne leur manquait que des ailes pour voler !

Mais Volodymir ne les regarda pas. Il les laissa entrer dans l'écurie et aperçut le dernier vraiment boiteux. Volodymir s'approcha de lui et commença à le caresser.

— Je sais pourquoi tu me flattes ainsi, dit l'haridelle. Tu veux aller au Pays de soie!

— Tu as deviné, petit cheval !

— Puisque c'est comme ça, va et demande au tsar où se trouvent le harnais, la selle et les rênes que j'avais vingt-cinq ans auparavant.

Le garçon courut chez son père.

— Papa, où est l'harnachement du cheval boiteux ?

— Et qui t'a conseillé de me le demander ?

— Dites vite, je suis pressé !

— Va dans l'autre cellier et tu trouveras l'harnachement que j'ai jeté là il y a vingt-cinq ans. Il est peut-être déjà pourri...

Le garçon descendit dans le cellier et, s'éclairant d'une

chandelle, trouva avec peine l'harnachement.

Il était déjà rouillé, tout comme le sabre

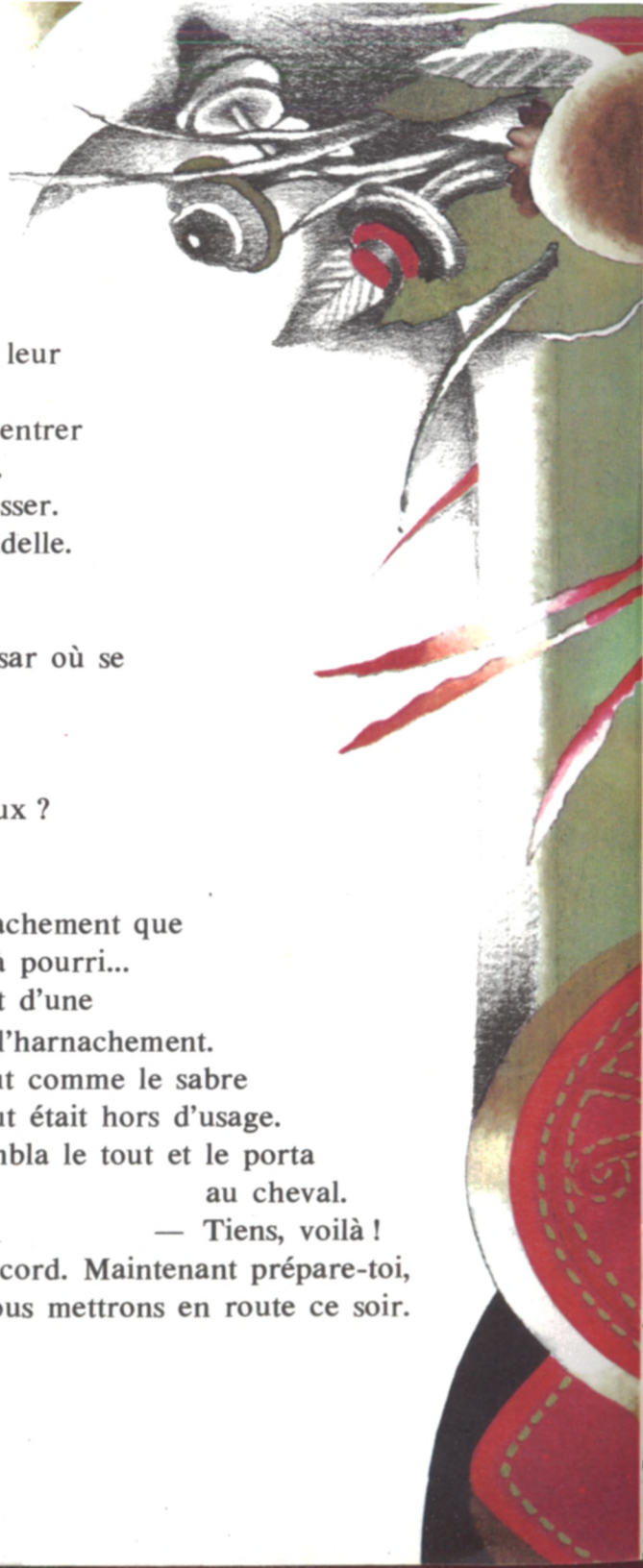
et le fusil. Tout était hors d'usage.

Volodymir rassembla le tout et le porta

au cheval.

— Tiens, voilà !

— D'accord. Maintenant prépare-toi, nous nous mettrons en route ce soir.





Volodymir regagna sa chambre, se prépara et hop ! —
à l'écurie. Mais il ne reconnut pas le cheval.

On ne pouvait qu'admirer un tel animal merveilleux !
L'harnachement, le sabre et le fusil brillaient comme l'or !

— Alors, allons-y !

Une heure plus tard, ils étaient en chemin. Quand ils
quittèrent la ville, le cheval Tatoche dit :

— Ferme les yeux !

Le garçon ferma les yeux et le cheval s'envola dans les airs.
Vola, vola... pendant une bonne heure. Ensuite, il redescendit
sur terre.

— Ouvre les yeux ! Que vois-tu ?

— Je vois un pont d'argent.

— Tu connais ce pont, c'est celui que ton frère aîné a mis
un an à atteindre. Allons encore.

Il s'envola à nouveau et vola environ une heure.

Quand il redescendit, il demanda :

— Et maintenant, que vois-tu ?

— Je vois un pont d'or. Certainement celui jusqu'où
mon frère cadet est allé, car une planche a été arrachée.

— C'est bien cela ! A présent, reposons-nous et
ensuite nous repartirons afin d'être au Pays de soie
dès demain matin.

Ils se reposèrent, puis se mirent à nouveau en
route. Cet instant était terrifiant car Tatoche volait
dans une profonde obscurité, il se précipitait en
avant et déchirait l'obscurité de ses sabots.

Ils découvrirent une montagne de verre sur la crête
de laquelle ils devaient marcher. C'était effrayant
de regarder en bas !

— Ce n'est rien, n'aies pas peur, dit Tatoche.

Il y a vingt-cinq ans, le tsar ordonna de mettre



des clous de diamant à mes fers. Je ne glisserai pas de la montagne.

Durant sept milles ils marchèrent ainsi sur la crête.

— Et maintenant, encore un long tunnel noir de sept milles. Ferme les yeux !

Volodymir tenait ses paupières closes. Lorsqu'ils furent arrivés de l'autre côté, Tatoche dit :

— Ouvre les yeux et devine où nous sommes ?

Volodymir ouvrit les yeux et fut aussitôt aveuglé : les arbres avaient des fleurs d'or, l'herbe était de soie et tout ce qu'il vit était si merveilleux qu'il est impossible de le décrire.

— Nous sommes au Pays de soie à ce qu'il me semble !

— C'est ça, regarde bien, tu vois cette belle tente noire ? C'est la tente de l'ami de ton père.

A peine avait-il achevé sa phrase qu'ils se tenaient déjà près de cette tente. Un cheval semblable à Tatoche était en train de paître paisiblement tandis que son maître dormait près de la tente. L'homme avait les cheveux déjà blancs.

Volodymir descendit de cheval et laissa paître Tatoche. Il ôta son sabre, s'allongea près de l'homme et s'endormit.

L'homme s'éveilla et aperçut le jeune garçon qui dormait près de lui.

« Je pourrais le tuer, pensa-t-il, mais je ne le toucherai pas, car lui ne l'a pas fait ».

Il regarda autour de lui, aperçut un autre cheval et le reconnut :

— Eh ! quelqu'un vient de la part de mon ami ! s'exclama-t-il avec joie.

Il ne put retenir son impatience et réveilla le garçon.

— Réveille-toi vite ! Qui es-tu ? Pourquoi viens-tu dans mon pays ?







Volodymir s'éveilla et expliqua de qui il était le fils et pourquoi il venait. Le vieillard pleura de joie tout au bonheur d'un tel événement !

— J'irai volontiers avec toi, fils, mais j'ai encore beaucoup d'ennemis qui chaque jour agressent mon pays.

— Où sont vos ennemis ?

— Ne parle pas d'eux ! Ils ne vont pas tarder à venir mais en attendant, mangeons et buvons !

Il alla chercher à boire et à manger dans la tente et ils se régalèrent tous deux. Tout en mangeant, le vieil homme interrogeait Volodymir au sujet de son père.

Le garçon commença à parler, mais il n'eut pas le temps de répondre que les ennemis surgirent de toutes parts, à pieds et à cheval !

— En selle, fils, le malheur menace !

Ils dégainèrent aussitôt leur sabre et attaquèrent les ennemis. Ils sabraient, les taillaient en pièces... Ils les massacrèrent tous ; seuls six hussards eurent la vie sauve. Ils tournèrent brides et s'enfuirent. Volodymir et le vieil homme les poursuivirent.

Les hussards galopèrent jusqu'à une montagne... Une lourde porte de métal s'ouvrit et les ennemis disparurent à l'intérieur de la montagne.

— Reviens, fils ! cria le vieil homme. Si tu entres, tu mourras !

Mais Volodymir ne l'écouta pas et galopa derrière les ennemis dans la montagne et la lourde porte métallique se referma. Tatoche rattrapa les hussards et le garçon les tailla en pièces. Et que vit-il, là, autour de lui ? Un palais d'où sortaient à chaque instant deux soldats : un cavalier et un fantassin. Pendant que Volodymir regardait à la ronde, ils s'assemblaient. Le brave Volodymir les tailla en pièces et entra dans le palais. Il vit une vieille femme assise à un métier à tisser.

Mais ce n'était pas une pièce d'étoffe qu'elle tissait, mais une armée ! Lorsqu'elle déplaçait la trame à droite — sortait un cavalier, lorsqu'elle la déplaçait à gauche — sortait un fantassin. Volodymir lui trancha la tête, emporta le métier dans la cour, le brisa à coups

de sabre et y mit le feu. Lorsque le feu flamba bien haut,
il y jeta la vieille femme.

— Bon, pensa-t-il, maintenant c'est sûr, la guerre du Pays
de soie est terminée, plus d'ennemis !

Il songeait ainsi, lorsqu'un os jaillit du feu et se transforma
en vieille femme. Volodymir dégaina son sabre et s'apprêta
à tuer à nouveau cette vieille femme, mais elle supplia :

— Ne me tue pas, garçon, je sais qui tu es et pourquoi
tu viens. Si tu me tues maintenant, je ne pourrai
revivre. Je ne suis plus la même, le feu a purifié
mon âme. Si tu me tues, je périrai à jamais,
mais toi aussi, car personne au monde ne
sait comment il est possible de sortir d'ici.

Volodymir eut pitié de la vieille femme.

— Je ne te tue pas. Je te laisse
la vie sauve, si tu veux, viens avec
moi au Pays de soie.

— Je ne puis aller là-bas,
le tsar et moi sommes des ennemis
jurés. Mais je ne l'agresserai
plus. Quant à toi, pour ton
bon cœur, je te montrerai
le chemin et de plus,
je t'offre vingt-quatre
clous de diamant,
prends-les... cela
pourra te servir un
jour.

Elle emmena
Volodymir jusqu'à
la porte et cria :

— Ouvre-toi !



La montagne s'ouvrit et le garçon retourna au Pays de soie. Le vieil homme pleurait des larmes amères. Il pensait que le fils de son ami avait disparu pour toujours.

— Tu es de retour!

— Bien sûr, je reviens et j'ai délivré votre pays. Plus jamais il ne sera agressé!

Ils s'assirent et se régalerent ensemble : burent, mangèrent et Volodymir fit le récit de ce qui lui était arrivé dans cette montagne.

— Et maintenant, préparez-vous à nous rendre visite, car mon père meurt de tristesse loin de vous.

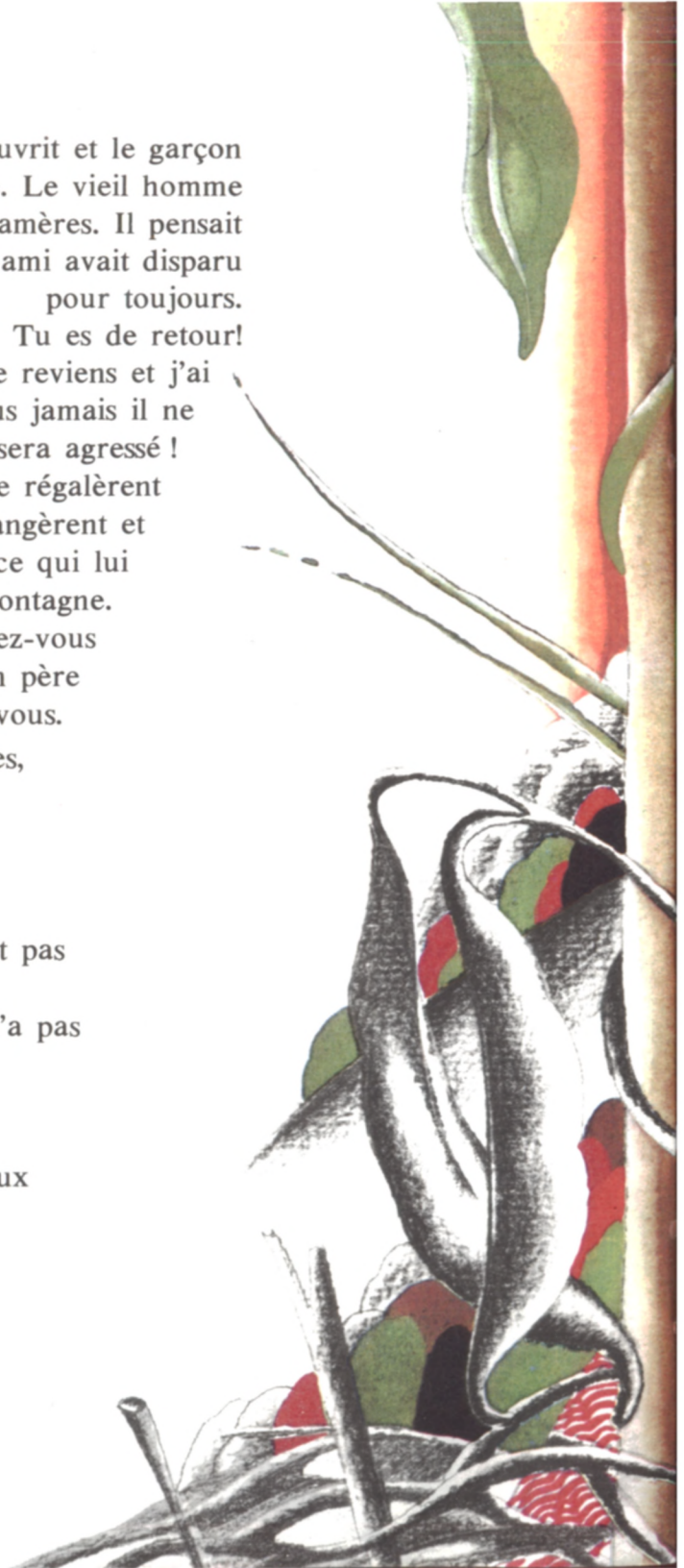
— A présent, nous pouvons partir tranquilles, personne n'attaquera mon pays.

Ils sautèrent en selle et partirent. Mais, lorsqu'ils arrivèrent à la montagne de verre, le vieil homme devint triste.

— Heh ! Fils, je pense que le destin ne veut pas que je revoie ton père. Sur la crête de cette montagne mon cheval ne peut marcher car il n'a pas de clous de diamant à ses fers.

— Si ce n'est que ça, je peux vous aider, dit Volodymir. Il s'empessa de sortir les clous que lui avait donnés la vieille femme, les mit aux fers du cheval et ils continuèrent leur chemin.

Le père du garçon regardait vers l'est. Ses yeux pleuraient, mais lorsqu'il vit son fidèle ami, ses yeux se mirent tout de





suite à rire. Il ne savait plus qui il devait étreindre le premier, son fils ou son ami. Il organisa un festin et les deux tsars se racontèrent tout ce qu'ils avaient fait depuis les vingt-cinq années qu'ils ne s'étaient pas vus. Ils parlèrent ensuite de Volodymir.

— Tu as un fils merveilleux, dit le fidèle ami. Nous ne pouvions nous débarrasser de nos ennemis, mais lui le fit tout seul.

— Hum... preux chevalier, dit le vieux tsar, mais il ne peut vaincre le démon Pestigol.

— Oui, oui... Il n'est pas encore né celui qui pourra vaincre le démon Pestigol.

Volodymir écoutait les paroles des vieux hommes, il s'approcha et demanda :

— Où est-il, ce démon ?

Le fidèle ami dit :

— Tu as déjà montré ta bravoure, je ne te conseille pas d'engager la lutte avec le démon Pestigol, car c'est la mort qui t'attend...

Mais personne ne pouvait dissuader Volodymir.

Le garçon ne connaissait plus de repos.

Il alla trouver son cheval et lui demanda :

— As-tu été quelquefois au pays du démon Pestigol ?

— Aïe, que oui, j'y suis allé et j'ai eu la chance de m'en sortir en prenant les jambes à mon cou.

— Je veux aller combattre le démon Pestigol !

18







— Je ferai ce que pourrai, demain matin nous pourrons nous mettre en route.

Et c'était vrai, le matin suivant, ils se mirent en route. Tatoche s'envola dans les airs et après trois longues heures redescendit sur terre.

— Bon, nous y sommes, dit-il. Tu vois ce palais ? C'est là qu'habite le démon Pestigol. Mais sois prudent, si tu rencontres le malheur, reviens vite vers moi et nous parviendrons peut-être à nous échapper d'ici.

— Qui est cette jeune fille qui regarde à la fenêtre ?

Est-ce la fille du démon Pestigol ?

— Non, c'est la fille du tsar Montagne noire.

Le démon Pestigol l'a enlevée et enfermée.

Tout en parlant, ils entrèrent dans la cour.

De la fenêtre, la jeune fille fit un signe de la main et cria :

— Ne viens pas ici, le démon Pestigol te tuera !

Mais Volodymir n'écouta pas. Alors la jeune fille descendit dans la cour et lui conseilla de partir.

— Pour le moment, le démon Pestigol n'est pas là, mais lorsqu'il rentrera, il te tuera !

— Je viens pour combattre le démon Pestigol.

Le garçon plaisait à la jeune fille et elle dit :

— Ecoute ! je ne puis t'aider, mais je peux au moins te dire pourquoi le démon Pestigol détient un si terrible pouvoir. Dans le cellier, il y a du vin, si tu en bois, tu deviens aussi fort que cinquante guerriers réunis. Et ensuite, chaque fois que tu trempe ton doigt dedans, tu reçois encore dix fois plus de force.

Elle le mena au cellier et lui montra le tonneau de vin magique. Volodymir but ce vin, accrocha à son cou une gourde qu'il cacha sous sa chemise et brisa le tonneau. Il sortit dans la cour et se sentit la force d'arracher les arbres.

Il entendit soudain quelque chose siffler dans les airs,

mais il n'eut pas le temps de penser à ce que cela pouvait bien être que près de lui tomba un sceptre massif.

— Le démon Pestigol est de retour, expliqua la jeune fille. Lorsqu'il s'approche du palais, il lance son sceptre pour annoncer son arrivée.

Sans trop réfléchir, le garçon plongea son doigt dans le vin, ramassa le massif sceptre et le renvoya. Le sceptre tomba aux pieds du cheval du démon Pestigol bien que celui-ci se trouvât à environ sept milles du palais.

— Hei ! qu'est-ce que c'est ? dit le démon Pestigol. Quelqu'un m'attend là-bas ?

Il prit son sceptre, éperonna son cheval et, une minute plus tard, descendit au milieu de la cour. Le garçon se tenait en face de lui, le démon Pestigol rit.

— C'est bien que tu sois venu, car j'étais las de t'attendre. Voilà déjà vingt ans que j'ai vu en rêve que tu venais me combattre. Tu ne repartiras pas d'ici en vie !

Et il courut vite au cellier mais ne put boire le vin !

— Bon, ça ne fait rien. Je peux régler mes comptes avec toi comme ça. Que préfères-tu, lutter ou te battre au sabre ?

— Comme tu veux...

Ils dégainèrent leurs sabres et commencèrent le combat. Ils frappaient si fort que des étincelles jaillissaient, mais ils ne parvenaient pas à se blesser.

— Ce n'est pas bon, dit le démon Pestigol. C'est pitoyable de s'agiter ainsi avec les sabres. Commençons à lutter.

— Soit, comme tu veux.

Ils jetèrent leurs sabres et cherchèrent en vain à s'empoigner pendant une demi-heure. Enfin Pestigol saisit Volodymir et le frappa si fort que celui-ci s'enfonça dans la terre jusqu'aux chevilles. Mais le garçon bondit





22

sur ses pieds, empoigna Pestigol et l'enfonça dans la terre jusqu'aux genoux. Il plongea avec rapidité son doigt dans le vin et reçut ainsi des forces nouvelles. Mais Pestigol ne désarmait pas, il attrapa Volodymir et le planta en terre jusqu'à la ceinture, tendit la main vers le sabre et voulut lui couper la tête. Volodymir s'échappa, saisit le sabre et trancha la tête de Pestigol. C'était la victoire ! Transportée par la joie, la jeune fille ne savait plus que faire. Elle pria Volodymir de rester au palais mais le garçon refusa.

— Allons d'abord chez mon père et il en sera comme lui et son ami décideront.

Ils se préparèrent de partir.

— Monte avec moi sur mon cheval !

— Non, attends, faisons comme ça, dit la jeune fille en se précipitant vers le palais. Elle rapporta une baguette magique de diamant.

— Frappe le palais sur ces quatre côtés et il se transformera en petite pomme.

Il fit ainsi, frappa le palais sur ses quatre côtés et celui-ci se métamorphosa en une petite pomme qu'il mit dans sa poche. Ils montèrent à cheval et arrivèrent le jour même à la cour du tsar.

— Tu es de retour !

Joyeusement, les deux vieux hommes vinrent à la rencontre de Volodymir.

— Ta témérité a failli te coûter la vie !

Volodymir ne trouva rien à répondre, il trouva une place pour poser la pomme à terre et la frappa d'un coup de baguette magique. Petit à petit, de la pomme s'éleva un palais de diamant.

— Heï ! c'est le palais du démon Pestigol ! s'exclamèrent les deux vieillards. Nous le connaissons ! Bon, à présent nous croyons à ta victoire sur Pestigol.

Et ils firent à nouveau un grand festin. Ils envoyèrent un messager au tsar Montagne noire et lorsqu'il arriva, ils célébrèrent le mariage. Le père de la jeune fille offrit la moitié de son pays au jeune homme. Le fidèle ami lui offrit le Pays de soie.

Volodymir ne voulait rien de plus, il décida que son frère aîné hériterait du patrimoine et le cadet — du pays de Pestigol. Et tous les peuples vécurent en paix.



Литературно-художественное издание

ШЕЛКОВАЯ ДЕРЖАВА

Перевод с украинского

КАТРИН ЛАНТЕНУА

Художник

Л. А. КОРЖ-РАДЬКО

Киев,

издательство художественной литературы
«Дніпро»

На французском языке

Редактор *К. Ю. Квітницька-Рижова*

Художній редактор *В. С. Войтович*

Технічний редактор *Л. І. Гльченко*

Коректор *О. Я. Малкіна*

ИБ № 4368

Здано до складання 10.08.88. Підписано до друку 28.12.88.

Формат 70 × 90¹/₁₂. Папір офсетний. Гарнітура таймс.

Друк офсетний. Умовн. друк. арк. 2,34. Умовн. фарбовідб. 10,92.

Обл.-вид. арк. 2,907. Тираж 5000 пр.

Зам. 8—2459.

Ціна 55 к.

Видавництво

художньої літератури «Дніпро».

252601, Київ-МСП, вул. Володимирська, 42.

Головне підприємство

республіканського виробничого об'єднання

«Поліграфкнига».

252057, Київ, Довженка, 3.

III $\frac{4803640104-227}{M205(04)-89}$ 227.89

ISBN 5-308-00498-6

© Traduction française,
présentation —
Editions « Dnipro », 1989.

